

**SOLIMAN
LE MAGNIFIQUE**

André Clot

SOLIMAN
LE
MAGNIFIQUE

Fayard

A la mémoire de mon père et de ma mère

L'objet principal de ce livre est de faire revivre un homme, un empire et une époque relativement proches de nous dans le temps mais mal connus et, pour beaucoup, aussi éloignés sinon davantage que des souverains et des États de l'Antiquité et du Moyen Âge. Mon ambition aurait été d'entrer plus longuement dans la connaissance du plus puissant des sultans ottomans et surtout des hommes, des institutions, de l'économie, des pays eux-mêmes du grand empire. Pour diverses raisons, il a paru préférable de me borner à une description à larges traits. Mon souhait est que le lecteur cultivé soit incité par ce livre à pénétrer plus avant dans l'étude de la Turquie, de son histoire et de sa civilisation. Elles le méritent largement. La turcologie française lui fournit à cet égard un ample catalogue de travaux très remarquables dont, ma bibliographie en témoigne, je me suis inspiré.

Comment pourrais-je omettre, à ce propos, de remercier ceux grâce à qui cet ouvrage a pu être mené à son terme ? Et d'abord le professeur Louis Bazin, directeur de l'Institut d'études turques de l'Université de Paris III, qui m'a encouragé à l'entreprendre, m'a ouvert bien des portes, puis a bien voulu relire ce travail et me faire part de ses savantes remarques ; M. Jean-Louis Bacqué-Grammont, chargé de recherches au C.N.R.S., éminent spécialiste de l'histoire ottomane et iranienne, en plus des documents et des travaux qu'il m'a communiqués, s'est lui aussi donné la peine de revoir ce livre et m'a suggéré nombre de corrections ; Abidin et Güzin Dino m'ont éclairé de leurs conseils dans de nombreux domaines et m'ont procuré

eux aussi des textes et des traductions qui m'ont été d'une extrême utilité.

*Je dois aussi exprimer ma gratitude à M. Fernand Braudel grâce auquel j'ai pu utiliser des documents des Archives de Simancas et à Emmanuel Le Roy Ladurie qui m'a donné de précieux conseils sur le problème du climat au *xvr^e* siècle.*

Nous avons utilisé pour les mots turcs l'alphabet latin tel qu'il a été adopté en 1928 par la République turque. Il est très proche du français, compte tenu des différences suivantes :

c se prononce *dj* (comme *adjectif*)

ç se prononce *tch*

g se prononce *g* (jamais *j*)

ğ est à peine prononcé

h est toujours aspiré (ou plutôt « expiré »)

ı (sans point) : sa prononciation se situe entre *e* et *i*

ö se prononce *eu* (comme *beurre*)

s se prononce toujours *s* (jamais *z*)

ş se prononce *ch* (comme *cheval*)

u se prononce *ou* (comme *toujours*)

ü se prononce *u* (comme *lune*)

Nous avons adopté cet alphabet pour presque tous les mots turcs, à l'exception de ceux devenus d'un usage courant en français : *pacha*, *derviche*, par exemple.

« Moi qui suis le Sultan des Sultans, le Souverain des Souverains, le Distributeur des Couronnes aux Monarques du Globe, l'Ombre de Dieu sur la Terre, le Sultan et le Padichah de la mer Blanche, de la mer Noire, de la Roumélie, de l'Anatolie, de la Caramanie, du pays de Roum, de Zulcadir, du Diarbekr, du Kurdistan, de l'Azerbeidjan, de la Perse, de Damas, d'Alep, du Caire, de La Mecque, de Médine, de Jérusalem, de toute l'Arabie, de l'Yémen et de plusieurs autres contrées que mes nobles aïeux et mes illustres ancêtres... conquirent par la force de leurs armes et que mon Auguste Majesté a également conquises avec mon glaive flamboyant et mon sabre victorieux... »

Lettre de Soliman à François I^{er}

A l'aube du beau siècle

1453 : Mehmed II entre à Constantinople. 1492 : Christophe Colomb découvre l'Amérique et les Rois Catholiques prennent Grenade aux Musulmans. 1519 : Charles Quint est élu empereur d'Allemagne. 1520 : Luther est condamné.

Quels que soient la date et l'événement que nous retenons pour marquer l'entrée du monde occidental dans les Temps Modernes, un fait les domine tous : après la longue crise qui a frappé l'Europe aux ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles et ébranlé jusqu'à ses fondements toute la civilisation héritée du Moyen Âge, le monde féodal est bien mort. Celui des États s'ouvre au milieu de mutations économiques et sociales sans précédent depuis la fin de l'Empire romain. C'est presque une nouvelle civilisation, une re-naissance.

La crise des deux derniers siècles, la plus grave qu'ait connue l'Occident depuis un millénaire, a atteint la plus grande partie du Vieux Monde. Aux ruines provoquées dans l'Europe entière par les guerres et les révoltes paysannes, la Peste noire, partie de Caffa, sur la mer Noire, a ajouté son poids de souffrances, de misère et d'insécurité. Les nations chrétiennes offrent un triste tableau : conflit entre la France et l'Angleterre ainsi qu'entre le roi de France et les ducs de Bourgogne ; guerres hussites et effondrement de l'institution impériale ; désordres et guérillas dans les pays scandinaves et en Europe centrale ; décadence et anarchie en Italie et en Espagne ; schisme sans précédent dans l'Église. Et bientôt, un nouveau danger se profile en Europe centrale : les Ottomans.

Le Vieux Monde eût-il persisté dans ses conflits et ses erreurs, rien n'aurait empêché la vague de ceux que l'on appelait toujours « les Barbares » — et qui ne l'étaient plus depuis longtemps — de submerger l'Occident. L'Histoire est jonchée des cadavres d'États, naguère puissants et prospères, qui se sont effondrés sous le poids de leurs querelles, proies offertes aux envahisseurs et aux aventuriers audacieux.

Mais, cette fois-ci, au moment où tout paraît perdu, l'Europe se ressaisit. La bataille de Castillon, en 1453, met fin à la guerre de Cent Ans. Les grandes épidémies, qui avaient causé tant de ravages au siècle précédent, s'atténuent. La prospérité et la sécurité reviennent. Ce retour à la paix en Europe s'accompagne rapidement d'un renouveau qui rappelle celui des ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles. La population recommence à s'accroître (en France, elle double de 1450 à 1560), les villages désertés se repeuplent, les villes se développent. L'agriculture améliore ses rendements en même temps qu'apparaissent de nouvelles cultures, industrielles pour la plupart. La vigne s'étend, l'élevage aussi. L'industrie s'ouvre à de nouveaux produits ou améliore ceux existants : métallurgie, verrerie, draperies légères, soieries, étoffes de lin. Les mines de fer, d'argent, de cuivre, aiguillonnées par les besoins de l'industrie, sont en plein essor. Des mines abandonnées depuis les Romains fonctionnent à nouveau. Toute la fortune des Habsbourg est dans leurs mines, qu'ils exploitent ou sur lesquelles ils gagent les sommes qu'ils empruntent. L'imprimerie, qui se développe rapidement, entraîne avec elle la papeterie. La paix revenue, tous ces produits s'échangent facilement et reprennent leurs circuits traditionnels : à l'intérieur de l'Europe, et de l'Orient par Venise ou les pays de l'Europe orientale vers l'Europe occidentale, la Pologne et les pays baltes. S'y ajoutent maintenant et de plus en plus les courants d'échanges des ports de l'Atlantique vers le nord et l'Europe centrale. La circulation des capitaux est facile grâce aux foires, qui se tiennent à dates fixes, et aux grandes organisations bancaires. L'économie monétaire s'étend, l'usage du crédit aussi.

Ce renouveau de l'Occident dans tous les domaines, que reflète la renaissance de l'art et de la littérature, favorise les entreprises des marins qui partent explorer le monde. L'Europe va connaître les autres civilisations. Celles-ci, de leur côté, découvrent que très loin, aux extrémités de l'immense conti-

nent qui sépare les deux grands océans, existent des pays — la France, l'Italie, l'Espagne et d'autres. Le ^{xvi}^e siècle — le Grand Siècle — sera d'abord celui des rencontres.

Il sera aussi celui des grands chefs d'État, des rois et des empereurs qui le marqueront de leur empreinte. Les souverains des ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles ont lutté pour assurer la survie de leur État, puis pour renforcer leur autorité en réduisant la puissance des grands féodaux. En France, en Angleterre, en Italie, au Portugal, les rois et les princes à la fin du ^{xv}^e siècle ont mis au pas les barons et les ducs qui empiétaient sur leur pouvoir. Les aristocraties terriennes, comme les Bourbon en France, résisteront encore pendant longtemps. Mais le combat est sans espoir : la vieille notion de souveraineté, héritée du droit romain et ressuscitée par les légistes de Philippe le Bel deux siècles plus tôt, prévaudra. Il n'en est pas de même en Europe centrale et orientale, où la noblesse non seulement empêchera des États modernes de se former mais contribuera largement par son indiscipline aux succès des armes turques et à la perte de l'indépendance nationale. Partout ailleurs, même dans les États du pape, le pouvoir n'est plus sérieusement menacé grâce à un certain nombre de moyens, les mêmes presque partout, qu'utilisent les souverains pour s'affermir, à l'intérieur comme à l'extérieur.

L'État, quel qu'il soit et quelle que soit sa forme, doit avoir à sa disposition en toutes circonstances une force capable d'obliger ses voisins à le respecter. L'armée féodale ne correspond plus aux besoins des grands États qui se constituent. Les techniques de la guerre, qui se développent rapidement depuis l'invention de l'artillerie, exigent des spécialistes. En France, dès 1439, une ordonnance décrète que l'armée est celle du roi et qu'il ne peut y en avoir d'autre. En 1445, il est décidé que le roi aura 20 compagnies de cavalerie permanentes. Trois ans plus tard, c'est l'infanterie qui est organisée : les francs-archers remplacés sous François I^{er} par 7 légions, chacune de 6000 hommes. L'artillerie française sera bientôt une des meilleures de l'Europe. Le roi recrute aussi, comme les Républiques italiennes, des mercenaires. L'Espagne met sur pied une sorte de service militaire régulier, avec une nouvelle unité, la *coronelia* composée de 12 compagnies comprenant des piquiers, des cavaliers et une cinquième d'arquebusiers. Ce

sera le *tercio*, une force redoutable. Les armées deviennent permanentes. Elles ne cesseront plus jamais de l'être, mais elles seront, et de plus en plus, pour les États un gouffre financier.

Pendant tout le Moyen Age, le roi a vécu de ses droits féodaux et seigneuriaux, du produit de son domaine foncier et de la frappe monétaire. Avec le développement de l'armée et les dépenses qu'entraînent la politique internationale et les ambitions royales, ces ressources sont devenues insuffisantes. Pour y remédier, un seul moyen qu'utilisent largement les souverains dans toute l'Europe : le recours à l'impôt levé sur des sujets de façon régulière et permanente. En France, les États Généraux sont de moins en moins appelés à voter l'impôt et, dès Charles VII, le gouvernement lève directement la taille et les aides. François I^{er} réorganise les finances en créant le « Trésor de l'Épargne » qui centralise tous les revenus de l'État. En Angleterre, où le roi n'est pas parvenu à rendre la taille permanente, Henry VII emploie la méthode des emprunts forcés sur la noblesse. Henry VIII, lui, confisque les biens du clergé : la réforme de l'Église est un moyen de s'enrichir. En Espagne, ce sont les biens des « Infidèles » (Juifs et Musulmans) qui sont confisqués. Il y a aussi la vente des indulgences grâce à une « bulle de croisade » octroyée par le pape, et les revenus des grands ordres de chevalerie, — en attendant l'or du Nouveau Monde. Partout, dans toute l'Europe, les prêteurs, que nous appelons les « banquiers », avancent aux souverains l'argent à venir.

Autre mouvement général en Europe : le renforcement du contrôle des rois et des princes, qui aboutit à la naissance d'une nouvelle administration : les fonctionnaires. Presque toujours d'origine modeste, recrutés parmi les clercs et la petite noblesse, ils soutiendront les ambitions des souverains, renforceront leurs prérogatives. En Espagne, en France, en Angleterre (la *Star Chamber*), le Conseil du roi voit ses pouvoirs s'accroître en même temps que diminuent ceux des organes représentatifs. En Italie, les États, sauf Venise, ont des régimes soit monarchiques comme Naples, soit plus proches de la monarchie que de la République (Milan, Florence). L'absolutisme triomphe partout, conséquence inéluctable de la nécessité de concentrer les pouvoirs dans une Europe maintenant dominée par la politique et l'économie internationales et où vont bientôt s'affronter les grandes ambitions.

Hasards de l'Histoire ou produits de ce temps de vigueur et de renouveau ? Dans l'Europe presque tout entière, en Orient et jusqu'en Inde, les États seront dirigés, pendant plus de cent ans, par des personnalités puissantes, à la fois chefs de guerre, diplomates, administrateurs, artistes souvent, ambitieux toujours, et rarement encombrés de scrupules. Massacres et étripages, enlèvements et rapines, serments violés aussitôt que jurés : nul ne songe à en faire reproche à ses rivaux tant chacun sait que lui-même en a autant sur la conscience et qu'il ne faut pas confondre la religion — que l'on professe bruyamment — avec la morale. Le xvi^e siècle fut, lui aussi, un siècle de fer.

1509 : avènement de Henry VIII d'Angleterre ; 1515 : avènement de François I^{er} ; 1516 : avènement de Charles Quint en Espagne. Quatre ans plus tard, Soliman ceint le sabre d'Osman. Ces quatre hommes, qui pendant près d'un demi-siècle domineront l'Europe et une partie des terres habitées, ont en commun le désir d'accroître leur puissance, par tous les moyens, mais par la guerre surtout. Tous quatre furent des princes guerriers, fervents partisans de la paix à condition qu'elle s'exerçât à leur profit.

Henry d'Angleterre, l'aîné de tous, n'était pas un roi de jeu de cartes. « Potentat jusqu'au bout des ongles » selon un de ses biographes qui le compare à Rockefeller, seule la puissance lui importait. Il alla jusqu'à fonder lui-même une religion : rien ne devait lui résister, même pas Dieu. Marié six fois, deux de ses femmes moururent de la main du bourreau, deux autres furent répudiées. Mais ce Barbe-Bleue cultivé, artiste, humaniste érasmien, type même du prince de la Renaissance, fit de l'Angleterre un pays riche et puissant qui fut un moment l'arbitre de l'Europe. Tour à tour, François I^{er} et Charles Quint tentèrent de s'acquérir les bonnes grâces de Henry dont l'opportunisme manœuvra pendant longtemps avec habileté entre les deux rivaux. On était loin de la faible Angleterre des premières années de Henry VII, désargenté et entouré de conspirateurs. Un demi-siècle plus tard, et ce sera l'Angleterre d'Elizabeth, éclatante de richesse et de santé.

Face à l'ogre anglais, de l'autre côté de ce Channel pour les deux peuples souvent plus large qu'un océan, le brillant François de France, « beau prince autant qu'il y en eust au monde », le roi-chevalier, galant, séduisant, avec quelque

chose de gai et de joyeux, comme ces mots qui chantent dans toutes les mémoires « ... 1515 à Marignan... Tout est perdu fors l'honneur... » Le « beau seizième siècle », c'est surtout le sien. La Renaissance éclate dans toutes les directions : les artistes, les érudits, les grands écrivains qui mettent enfin l'Homme à sa vraie place, la première, et lui rendent sa dignité. Les châteaux s'élèvent sur les bords de la Loire et le roi, ouvert à toutes les nouveautés, fait venir auprès de lui peintres et sculpteurs et fonde le Collège de France. Mais François est aussi l'homme de la grande politique et des desseins hardis : « Il eut, écrit Lavisse, le sentiment exact des intérêts de la royauté ; dans sa lutte contre Charles Quint, il déploya plus d'une fois de l'habileté, de l'énergie ; il sut trouver des alliés ; il osa faire appel aux Turcs quand il s'agit de sauvegarder l'indépendance ou la grandeur de la France. En cela, il fit preuve d'une grande liberté d'esprit autant que de vues justes... Pendant ces vingt-cinq années si remplies d'événements graves à l'extérieur, notre pays accomplit une évolution sociale, économique, intellectuelle et morale qui aboutit à changer en partie ses destinées. »

Troisième haute figure de cette Europe qui s'ouvre sur le monde : Charles V, celui que nous nommons Charles Quint, le rival et l'adversaire de François I^{er}. Henry et François étaient des vivants à la nature généreuse, coureurs et joyeux lurons. Charles fut un renfrogné à la mâchoire pendante, lent et silencieux. Intelligence peu portée vers les études, son seul vice dans sa jeunesse était le moins noble de tous : la gloutonnerie. Sous cette enveloppe peu engageante se cachaient une vive imagination, une opiniâtreté qui ne se démentit jamais, un esprit calculateur et avisé, une résistance physique à toute épreuve. Ce jeune homme grave et presque mélancolique devait être un des plus ardents à la course pour le pouvoir en Europe. D'une ambition sans bornes, il voulut être empereur, acheta sans marchander les voix des sept électeurs et triompha. Les 150 millions de francs-or — empruntés aux Fugger — qu'il dépensa alors fixèrent pour longtemps le destin du continent, même si l'Empire lui-même, « trop vaste construction pour être à la mesure d'un seul homme », ne survécut pas à sa personne.

Mais ce siècle serait-il la fresque vivante et colorée, pleine de récits d'aventures et de grands coups d'épée, de subtiles

combinaisons diplomatiques et d'ouvertures sur le monde et sur l'esprit, sans les grands souverains que furent Ivan III le rassembleur de la terre russe, Ivan le Terrible, Şah Ismail d'Iran — celui que l'on nommait chez nous le *Sophi*¹ —, Babur et Akbar de l'Inde ? Pour ces pays situés à l'orient de l'Europe, le xvi^e siècle signifie aussi contacts avec le monde, unification et création d'États, ouvertures intellectuelles. C'est alors que naît la Russie par le fer et par le feu, mais aussi avec les Grecs et les Italiens appelés par Ivan III, que Şah Ismail, ce petit-fils d'un empereur Comnène de Trébizonde, beau comme le jour avec quelque chose dans les yeux de « grand et de majestueux » et en même temps d'une épouvantable cruauté, reconstitue l'unité iranienne de la Bactriane au Fars. Une exquise civilisation apparaît, née de la fusion de l'islam chiite² et des traditions intellectuelles et artistiques du vieil Iran auxquelles s'ajoutent les influences chinoises et italiennes. Ce raffinement et cette élégance seront portés à leur comble sous Şah Abbas. Après s'être emparé de Delhi en 1526, Babur les greffera sur le vieil arbre de l'art indien pour produire cette renaissance moghole qui atteindra son apogée avant la fin du xvi^e siècle avec Akbar, son petit-fils.

1. La dynastie des Safavides (ou Séfévides) remontait au cheykh Safi ad-din qui avait fondé au xiv^e siècle l'ordre mystique (*Sufi*) des derviches de la Safaviye. D'où le surnom de *Sophi* donné, en Europe, au souverain safavide.

2. Le chiisme est un mouvement religieux fondé sur la croyance aux imams, descendants d'Ali, cousin et époux de la fille Fatima du Prophète, seuls habilités à diriger la communauté des croyants. La série des imams a été interrompue par l'« occultation » du douzième imam, Mohammed, disparu après 873 sans laisser de descendance. Il est l'« Imam Caché », le « Maître du Temps » qui réapparaîtra un jour « pour remplir de justice la terre envahie par l'iniquité ».

Les Chiites ismaéliens considèrent, eux, que la série des imams s'est terminée avec le septième imam Ismail, fils de Jafar as-Sadiq, décédé prématurément avant lui. Les Chiites ismaéliens se subdivisent à leur tour en « Ismaéliens orientaux » (dont le chef est aujourd'hui l'Aga Khan) et « occidentaux » qui se rattachent aux imams fatimides dont le vingt et unième et dernier a « disparu » en 1130 et va, lui aussi, « revenir ».

UNE RACE DE FER

Ces rois et ces empereurs, ceux d'Europe en tout cas, étaient les successeurs de longues lignées de souverains qui combattaient depuis longtemps pour défendre, ou, le plus souvent, pour étendre leur domaine. Les derniers venus, ceux du Proche-Orient, qui vont connaître avec Soliman I^{er} une gloire et une puissance sans égales, avaient fait brusquement irruption sur la scène du monde après avoir écrasé et conquis l'Empire romain d'Orient. On a peine à imaginer aujourd'hui le fracas que provoqua l'apparition du Turc aux portes de l'Europe et la peur qu'inspira pendant longtemps, jusqu'au XVIII^e siècle et au-delà, celui que l'imagination populaire se représenta comme un barbare au couteau entre les dents.

Pendant près de dix siècles, les Turcs, « une des races de fer de l'Ancien Monde »³, avaient guerroyé dans les steppes de la Haute Asie. Partis des monts Altaï et du bassin de l'Orkhon et de la Selenga, au sud du lac Baïkal, les premiers que l'histoire a pu identifier, les Tabghač (*To-Pa*, en chinois) occupent la Chine du Nord au V^e siècle puis se fondent dans la civilisation chinoise. Cent ans plus tard, d'autres Turcs conquièrent la Mongolie puis le Turkestan. Maîtres d'un immense empire qui s'étend de la Corée à l'Iran et menace à plusieurs reprises les dynasties chinoises, ils utilisent l'alphabet sogdien, antérieur à l'alphabet runiforme⁴. Cet empire disparaît à la mort de Bumin, son fondateur, en 552. Il est alors partagé : à l'est des

3. René GROUSSET, *L'Empire des Steppes*, Paris, 1939. On ignore pour quelles raisons précises les tribus turques quittèrent l'Asie centrale pour se diriger vers l'ouest. Peut-être parce que le climat avait évolué et que le régime des eaux avait changé. Des raisons politiques peuvent aussi être invoquées : guerres entre tribus, par exemple. Selon certains historiens, l'évolution politique et économique de la Chine aurait contribué à inciter les peuples nomades, qui parcouraient les steppes au nord, à abandonner des régions d'où toute possibilité d'expansion vers le sud leur était interdite. Leur progression vers l'ouest, en tout cas, fut lente et beaucoup plus par infiltrations que par vagues brutales d'envahisseurs.

4. Comme l'a démontré Louis BAZIN, *Mélanges E. Benveniste*, 1975.

Tien Chan, en Mongolie, Muhan, fils de Bumin, règne sur les Toukiue orientaux. A l'ouest, dans les steppes de Sibérie et de Transoxiane, Istämi, le premier cadet du défunt empereur, devient le Khan des Toukiue occidentaux.

Les inscriptions de l'Orkhon, gravées vers 730, nous ont gardé, dans une langue imagée et virile, le souvenir de cette grande épopée. « Ô chefs turcs ! Ô Oğuz ! Ô peuple ! Écoutez ! Tant que le ciel en haut ne se sera pas écroulé et que la terre en bas ne sera pas effondrée, qui pourra détruire, ô peuple turc, tes institutions?... Je ne suis pas devenu le souverain d'un peuple riche, mais d'un peuple qui était au-dedans sans nourriture, au-dehors nu et misérable. Nous nous sommes entendus, moi et mon frère cadet, le prince Költegin, pour ne pas laisser périr le renom et la gloire que notre père et notre oncle avaient acquis pour leur peuple. Pour l'amour du peuple turc, je n'ai pas dormi la nuit, je ne me suis pas reposé le jour... Maintenant mon frère Költegin est mort. Mon âme est remplie d'angoisse ; mes yeux qui voyaient ne voient plus, mon esprit qui comprenait ne comprend plus. Mon âme est tourmentée... » Et encore : « Mes ancêtres subjuguèrent et pacifièrent beaucoup de peuples aux quatre coins du monde. Ils leur firent baisser la tête et ployer le genou. Depuis les monts Khinghan jusqu'aux Portes de Fer, entre ces deux points extrêmes s'étendait la domination des Turcs Bleus...⁵ » Cet empire s'effondre à son tour vers 740.

Les premiers, les Toukiue occidentaux, vont être remplacés pendant un siècle par les Ouïgours. Empruntant à l'Iran Extérieur — celui des oasis (Tourfan, Beşbalik) — la religion manichéenne ainsi que son art, l'Empire ouïgour se civilise. Il est ensuite dominé par les Kirghiz et disparaît pour renaître au Turkestan chinois en devenant bouddhiste. A l'ouest, les tribus turques se convertissent à l'islam. De ce monde sans cesse en mouvement et guerroyant vont bientôt sortir les Turcs Ghaznévides, les Ghourides, les Seldjoukides⁶...

Partie depuis très longtemps du fond de l'Asie, la « race de fer » avait erré du Pacifique à la Caspienne, parcouru des déserts et des vallées, fondé des empires, adopté puis aban-

5. Trad. A. BOMBACI et I. MELIKOFF, *Histoire de la littérature turque*, éd. Klincksieck, Paris, 1968.

6. Voir annexe 1.

donné des religions. C'est en Iran, puis sur l'âpre steppe d'Anatolie qu'elle trouva des conditions de climat voisines de celles de l'Asie centrale et s'arrêta. Un empire, l'Empire seldjoukide, se constitua, avec de grands chefs — Alp Arslan, Melikşah — et de grands administrateurs — Nizam al Mülk — puis se brisa en principautés rivales.

Alors apparaissent, au début du XIII^e siècle, les Osmanlı, les Ottomans.

Selon la légende, Solimanşah, le chef de la tribu, dont devait sortir la lignée d'Osman, aurait fui devant l'invasion mongole du Khorassan en Anatolie orientale puis, la vague de Gengis Khan ayant perdu de sa force, il aurait décidé de revenir en Iran. En traversant l'Euphrate sur le chemin du retour, il se serait noyé dans le fleuve. Deux de ses fils, Dundar et Ertuğrul, voyant dans cet accident un mauvais présage, auraient fait demi-tour et se seraient dirigés vers l'ouest, vers la région d'Anatolie centrale habitée par les Turcs Seldjoukides. Toujours suivant la tradition, ils seraient alors tombés inopinément au milieu d'une bataille dont ils ne connaissaient pas les combattants. Ertuğrul aurait décidé d'intervenir auprès de celui qui lui paraissait le plus faible. C'était Alaeddin, le sultan de Konya, qui luttait désespérément contre les Mongols. Victorieux, il lui aurait accordé en récompense un fief dans la région de Söğüt, entre Bursa et Eskişehir... L'épopée ottomane commençait.

Cette légende est trop belle pour être vraie. Rédigée bien plus tard, au XV^e siècle, elle s'inspire de divers écrits populaires racontant la vie du prince seldjoukide Suleiman Kutlumuş, celle de son fils Kiliçarslan et sans doute aussi de la fuite devant les Mongols de Celaleddin Rumi, le fondateur de l'ordre des Mevlevi. Les sources les plus sûres permettent de penser aujourd'hui que le petit groupe d'hommes qui devaient donner leur nom à l'un des plus puissants empires de l'Histoire est issu d'une des nombreuses communautés de combattants musulmans, les *gazi*, établies aux frontières de l'Islam pour combattre les Infidèles comme les *akritai*⁷ protégeaient l'Empire byzantin.

7. Les *akritai* furent établis le long des frontières byzantines dès le XI^e siècle, peut-être à l'imitation des Arabes et des Turcs. Des postes, établis de distance en distance face à l'ennemi, communiquaient entre eux par signaux optiques.

La lutte contre les Chrétiens sera toujours pour l'Empire ottoman d'une importance vitale. Le jour où elle s'arrêtera, son déclin commencera.

« Instruments de la religion d'Allah, épée de Dieu », les *gazi*, parmi lesquels les Turcs constituent l'élément dominant, apparaissent très tôt dans l'histoire de l'Orient musulman, et dès le ix^e siècle au Khorassan et en Transoxiane. Ils attirent à eux des errants sans occupation ou en rupture de ban, des hérétiques qui fuient les persécutions, et même des Chrétiens en quête de butin. Ils pillent ainsi Sébaste (Sivas), Iconium (Konya). Bientôt, les rejoignent des groupes de Turcs restés en dehors de l'Empire seldjoukide. L'invasion mongole qui a fait de celui-ci un vassal de l'Empire ilkhanide (fondé par Hülägü, petit-fils de Gengis Khan) amplifie la migration des tribus turques vers l'ouest. A la recherche de territoires, elles attaquent les Byzantins et se joignent aux *gazi*.

C'est alors que se produit un événement qui devait avoir des conséquences incalculables : la défense de Byzance à l'est s'effondra. Les Latins de la quatrième croisade quittèrent Constantinople qu'ils occupaient depuis 1204 et l'empereur Michel Paléologue revint dans la capitale. Le centre de gravité de l'Empire se déplaça vers l'ouest. Les *akritai*, qui étaient hostiles aux Paléologues, cessèrent d'assurer la frontière.

Les *gazi* s'engouffrèrent par la brèche, chacun se taillant dans les dépouilles de Byzance un territoire à la mesure de la force de ses armes. L'Anatolie se partagea ainsi en plusieurs principautés de *gazi*. Les chefs qui les avaient conduits à la victoire fondèrent des dynasties. Certaines disparurent rapidement, d'autres beaucoup plus tard. Leurs liens avec les Seldjouks de Konya, qui avaient succédé au moins nominale-ment aux grands Seldjouks d'Iran, étaient fort lâches et leur vassalité pratiquement inexistante. Les beys d'Aydin, de Karaman, de Menteşe, dont les terres avoisinaient la mer Égée, s'étaient enrichis grâce à la piraterie. Le bey osmanli ne pouvait leur être comparé. Son territoire se situait au nord-ouest de l'Anatolie, aux confins turco-byzantins, loin de la mer et des sources fructueuses de pillage. Mais ni l'audace ni la capacité d'exploiter les situations favorables ne manqueront à Osman et à ses successeurs.

Le génie d'Osman fut de poser immédiatement les bases

d'un État, largement inspiré de celui des Seldjoukides, avec ses traditions, ses corporations, sa civilisation héritée du vieux monde musulman et de l'Orient irano-sassanide. Il s'empara de Nicée, en 1301, après avoir battu l'armée que l'empereur de Byzance avait envoyée contre lui. Cette victoire accrut sa renommée et attira auprès de lui, non plus seulement des déserteurs et des brigands, mais des intellectuels, des artistes, l'élément cultivé des villes. Les théologiens et les juristes, les *uléma*, lui apportèrent, avec la possibilité de créer une administration, les principes de tolérance qui étaient ceux des Musulmans envers les Infidèles chrétiens et juifs. Des écoles de théologie s'ouvrirent rapidement à Iznik (Nicée) et à Bursa (Brousse) sur le modèle des *medrese* seldjoukides. A la fin de la première moitié du XIV^e siècle, tandis que la plupart des autres principautés usaient encore leurs forces en rivalités sanglantes, un État turc ottoman était né. Il allait bientôt affirmer sa supériorité et s'imposer dans toute l'Anatolie, puis de l'autre côté de la Propontide, en Europe.

L'occasion fut offerte aux Ottomans par les Byzantins eux-mêmes : Jean VI Cantacuzène demanda à Orhan, le fils d'Osman, de lui venir en aide contre son rival Jean V Paléologue et lui donna même sa fille Théodora en mariage⁸. Quelques années plus tard, en 1354, Orhan s'emparait de la forteresse de Gallipoli, sur la côte d'Europe, qu'un tremblement de terre venait de démanteler. Occupant déjà des positions sur la rive d'Asie, il pouvait à tout moment couper Constantinople de ses possessions continentales.

Le monde chrétien commença à s'inquiéter. Un projet de croisade fut ébauché, non plus pour délivrer Jérusalem mais

8. La liste serait longue des filles des grandes familles byzantines, appartenant même à la famille impériale, qui épousèrent des princes turcs. Le sultan Orhan épouse une Cantacuzène et son fils Khalil fait de même. Catherine Comnène, fille du dernier empereur de Trébizonde, devient la femme du sultan Uzun Hassan, de la dynastie du Mouton Blanc, Marie Comnène celle de Kutulu Bey, de la même dynastie et une autre Marie, celle de Çelebi, de la même Maison. Etc. « Les habitants pouvaient à peine faire une distinction entre Grecs et Turcs. Les princes grecs s'étaient confondus en grande partie par des mariages, des services et des espérances dans la nouvelle formation politique destinée à les engloutir tous. » (Nicolas JORGA, *Histoire des Etats balkaniques*, Paris, 1925).

pour sauver la capitale de Byzance de la menace turque. On reparla même de l'union des Églises latine et orthodoxe... Mais il était trop tard. Les Balkans et l'Europe elle-même étaient en pleine anarchie. Les Empires serbe, byzantin et bulgare se querellaient. La rivalité entre Gênes et Venise en Méditerranée orientale était plus vive que jamais. L'Empire byzantin, exsangue, était à prendre.

La chance — qu'en Orient on appelle volontiers la main d'Allah — voulut qu'à ce moment crucial les Ottomans eurent à leur tête un sultan avisé et audacieux : Murad I^{er}. Celui-ci, qui avait succédé à Orhan en 1362, commença l'occupation des Balkans. En peu d'années, il conduisit ses troupes de la Marmara aux bords de l'Adriatique. La Bulgarie conquise, la Hongrie menacée, l'Europe eut peur. De mois en mois, les « hordes » turques grossissaient. Attirés par l'aventure et le pillage, une foule d'hommes, des Grecs surtout, passèrent au service du sultan. Les conditions économiques et sociales effroyables, dans lesquelles vivaient les populations opprimées par les féodaux serbes et bulgares et par les ordres religieux, facilitèrent l'occupation turque. Le nouveau pouvoir supprima l'Église catholique, ce qui ne pouvait que plaire aux Orthodoxes. Beaucoup de soldats qui avaient combattu dans les rangs serbes et bulgares rejoignirent le sultan, moyennant certains avantages tels que l'exemption des impôts et l'octroi de terres à cultiver. Des nobles acceptèrent de servir dans sa cavalerie en échange du maintien de leur fief.

Après la prise de Gallipoli par les Turcs, puis de celle de Demotika et d'Edirne (Andrinople) en 1362, les puissances chrétiennes tentent de réagir. En vain. L'appel à la croisade, lancé par le pape Urbain V, tombe dans le vide. Ni la France ni l'Angleterre, en pleine guerre de Cent Ans, ne répondent. Seul le comte Amédée de Savoie s'embarque et reprend la ville de Gallipoli, mais, seul contre Murad, il se retire et rentre en Italie. Murad connaît alors succès sur succès et, finalement, le 15 juin 1389, écrase à Kossovo (le Champ des Merles) l'armée serbe du prince Lazard. Lui-même est assassiné. Lazard, fait prisonnier, est exécuté. Les Turcs occupent désormais les Balkans. Ils y resteront plus de cinq siècles.